

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre XXVII

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE XXVII.

Les adieux. — De Waldshut à Schaffouse. — Les chutes vues de la terrasse du Schweizerhof. — Un hôtel princier. — Où l'on retrouve les pittoresques costumes de la Suisse d'autrefois. — Une superbe enfant d'Athènes. — Les chutes vues des forges de Neuhausen. — Le château de Laufen et ses pavillons. — Le Kaenzli et le Fischetz. — Les rochers. — Le château de Woerth et sa chambre obscure. — Un orage épouvantable. — Schaffouse. — Son histoire. — Une ville moyen âge. — La maison du Chevalier. — Quelques autres habitations anciennes. — La vieille forteresse Munoth ou Unoth convertie en salle de bal. — La cathédrale. — La Schaffouse moderne.

Le moment de la séparation est, hélas! arrivé. Voilà quinze longs jours que nous courons ensemble les montagnes et les vallons. Quinze jours! c'est plus qu'il n'en faut pour s'estimer et s'aimer. J'ai trouvé en milord le meilleur des amis; son souvenir est à jamais gravé dans mon cœur. Milady fut pour moi la plus charmante

compagne de voyage que j'eusse pu rêver. Gaie, alerte, courageuse, bravant la fatigue, se riant des mille misères que la Fortune capricieuse réserve sans cesse aux touristes, que de fois n'a-t-elle ranimé notre ardeur attiédie ! Que de fois n'a-t-elle charmé nos loisirs, durant ces tristes heures de pluie où il fallait nous abriter sous un arbre, dans quelque chaumière, si nous ne nous groupions sous nos parapluies, exposés à toutes les rages de l'ouragan. Rien n'y faisait : sa bonne humeur triomphait toujours et l'esprit pétillant de sa conversation nous consolait de nos mésaventures. Ce fut notre bon ange, notre génie protecteur. Combien grande est la reconnaissance dont je suis débiteur envers elle, elle dont l'aimable société embellit mon voyage, j'oserais presque dire embellit les contrées que nous traversâmes. Comme le tableau se transformait à mes yeux, quand, juchés tous trois au sommet de quelque colline, elle nous disait, de sa voix adorable, avec ce léger accent anglais qui lui seyait à merveille, ce que ressentait son âme. Ses pensées, que son imagination vêtait de couleurs si séduisantes, devenaient alors les nôtres, et nous admirions avec elle ces sommets, ces forêts, ces vallées que son cœur sensible poétisait si bien. Que de soirées délicieuses n'avons nous point passées ensemble lorsque, la nuit, après le souper, nous nous promenions le long de quelque sentier solitaire, écoutant le babillage du ruisseau tout en nous rappelant nos impressions de la journée ! Mais ce temps est envolé ! Le sifflet a retenti, le train s'éloigne.... Milord et milady agitent fiévreusement leurs mouchoirs à la portière de la voiture ; j'en fais autant : voilà notre suprême adieu ! Le hasard nous avait réunis, les circonstances nous séparent ; peut-être ne nous reverrons nous jamais.

Je partis pour Schaffouse. Je traversai d'abord l'Aar-

berg, cette colline qui pénètre comme un éperon gigantesque dans les eaux vertes du fleuve, en face de l'embouchure de l'Aar; puis, je passai la Schlucht, dont le val sauvage l'emporte, dit-on, en grandiose beauté sur ses rivaux de l'Alb et de la Wehra. A Thiegen, je jetai un coup d'œil sur le vieux manoir des margraves du Klettgau et je songeai aux antiques colonies romaines qui s'y étaient établies. La petite ville dépassée, la voie coupée bientôt la Wutach, au seul nom de laquelle je sentis se réveiller en moi les beaux souvenirs du Feldberg, du Baerenthal, du Titisee, car cette rivière n'est autre que ce ruisseau d'acier dont nous vîmes les eaux s'échapper du Feldbergsee en bruyantes cascates. A droite, apparurent alors les ruines du donjon de Kussach, jadis l'une des résidences des évêques de Constance, détruit par les Suisses en 1499; on le dit d'origine romaine; — à gauche, le modeste château de Heidigger. A Erzingen, un pieux village dont le sort fut longtemps lié à celui de la riche abbaye de Rheinau, je dis au revoir au grand-duché; à Trosiddingen, le premier hameau suisse, je saluai la patrie de Guillaume Tell, la terre de la liberté. Des vignobles tapissaient les collines. De leur frêle feuillage surgit Neunkirch, l'ancien chef-lieu du Klettgau, que les religieux de Constance vendirent à Schaffouse en 1523, et qui a conservé, et son aspect moyen âge, et les pittoresques costumes de ses bourgeoises d'autrefois. Au delà de la petite ville, le train fila parmi de fertiles campagnes; ensuite, il traversa sous un long tunnel le Boehnenberg, la dernière ramification de la chaîne du Randen, la colline frontière de la Forêt-Noire. Nous arrêtâmes: j'étais à Neuhausen.

Neuhausen est un pauvre village qui n'emprunte sa gloire qu'aux superbes cascades sur les bords desquelles il s'est assis.

A peine descendu de voiture, j'entends déjà le bruit de leurs masses roulant avec fracas leurs vagues monstrueuses ; leur rumeur arrive jusqu'à moi, semblable à quelque sourd gémissement qu'exhale la vallée. — On lit que, dans les nuits calmes de l'été, on saisit ce murmure à plus d'une lieue de distance.

A cette plainte du fleuve, mon cœur tressaille, et je gagne à grands pas l'hôtel princier qui a nom « *Schweizerhof* ». Je regarde au bas de la colline : la chute est là, admirable, grandiose, surprenante, merveilleuse ! Je la dévore des yeux. Plus je la vois, plus elle me semble belle, séduisante, fascinatrice ! Je ne puis en détacher le regard et j'éprouve, en la contemplant, un indicible bonheur, que ma plume ne saurait dépeindre. Que d'heures charmantes couleraient à l'ombre de cette superbe véranda de granit et de marbre, que de grands stores, rayés de bandes orangées, emplissent d'un demi-jour doucement bariolé, au milieu duquel le soleil fait jouer ses flèches d'or s'élargissant ou s'amincissant aux fantaisies de la brise, qui, en agitant la toile brûlante, nous apporte des bouffées de fraîcheur. Le coup d'œil que l'on a de cette terrasse est d'une indescriptible beauté. Le fleuve, accouru des montagnes de la Suisse entre deux rangs de collines verdoyantes, décrit un S gigantesque, aux renflements peu marqués, coupé vers le centre par le pont du chemin de fer de Winterthur à Schaffouse. Il apparaît d'abord sous l'aspect d'un large ruban d'émeraude frangé de quelques crêtes blanchissantes, les premiers écueils contre lesquels il brise ses eaux. Il franchit ensuite, craintif, frémissant, les arches arrondies du viaduc, décrivant de grands cercles d'ombre sur sa nappe cristalline, s'élance en flots tumultueux parmi les mille brisants de son lit hérissé, se souille d'écume, se heurte à deux rochers, dont les têtes sauvages se dressent audacieusement dans les airs, se partage en

divers bras et se précipite à travers l'abîme, comme une neigeuse avalanche, avec une indescriptible fureur. Dans sa chute, il forme deux longues taches moutonnantes qui vont sans cesse s'élargissant, prêtes à se rejoindre et à s'unir; mais un bandeau d'émeraude trace entre leurs ondes de neige une infranchissable barrière. Des nuées vaporeuses remontent du gouffre, dissimulant ses rives derrière leur humide tissu. Et le Rhin, épouvanté du saut vertigineux qu'il a fait, porte sur ses rides la pâleur livide et verdâtre de la mort. — A la gauche de la chute, c'est le hameau de Neuhausen, avec ses forges, ses blanches façades, ses toits de tuiles écarlates voilés de la patine des siècles, avec sa ceinture de vignobles; — à sa droite, juché à la crête d'un abrupt versant, c'est le vieux château de Laufen, aux toitures découpées, aux murs crénelés, avec sa haute tour carrée et sa pittoresque figure; — de toutes parts, c'est un double rang de collines tapissées de sombre feuillage, et pardessus ces collines, des prés jaunissants, des vignobles ensoleillés, des montagnes azurées, puis, la chaîne des Alpes, dont je devine les dentelures argentées derrière l'épaisseur de la brumeuse atmosphère.

Séjour de délices et de voluptés! L'hôtel lui-même a pris l'aspect d'un palais dans lequel l'étranger marche de surprise en surprise: salle à manger superbe, où les tables s'arrondissent autour de parterres de fleurs; cabinets de lecture dont les journaux, les revues, les bibliothèques parlent toutes les langues; salons de musique sans cesse retentissant aux accents harmonieux de quelque fille d'Albion, si des doigts roses ne courent ou ne s'alanguissent sur les touches d'ivoire des pianos et des harmoniums; chambres de travail d'un goût exquis, où l'amoureux confie au papier muet les secrets les plus profonds de son cœur. Et cette terrasse, rampant d'un bout à l'autre du monument et d'où l'œil s'égare

dans un horizon sans limites ; et ces treilles parfumées, où la grappe vermeille agite ses baies transparentes au-dessus de la tête des amants ; et ces sentiers fleuris, et ces lacets ombreux glissant dans les bosquets et redescendant lentement vers le fleuve ! Et cette poétique véranda, avec son adorable portique, où cent tables s'alignent, blanches comme la neige, sur une antique mosaïque romaine, où vingt jeunes filles trottaient dans leurs gracieux costumes de paysannes de Schaffouse, avec leurs longues jupes noires rayées de bandes de velours et relevées de lisérés rouges, avec leurs tabliers immaculés, leurs tailles décolletées, leurs beaux gilets si coquettement lacés, avec leurs propres chemises qui voilent une poitrine voluptueuse et laissent deviner des bras d'albâtre, avec leurs mille boutons et leurs broches de filigrane réunies par des chainettes d'argent ! — L'une d'elles était admirable. Noire comme le jais, fraîche comme la pêche veloutée, parée de deux yeux enflammés, avec des dents plus blanches que l'ivoire et des lèvres carminées, on eût dit une superbe enfant d'Athènes au siècle de Périclès. Elle avait un profil d'une pureté de lignes irréprochable ; son port était noble et majestueux : une reine n'eût pas mieux représenté. Ce n'était, cependant, qu'une pauvre fille du pays. — Et, quand le soir est venu et que l'élégante société qui encombre l'hôtel se réunit dans son large vestibule, sur ses terrasses, où la brise des montagnes apporte ses effluves bienfaisantes ; quand les touristes fatigués se balancent nonchalamment dans d'immenses fauteuils à bascule et que la fumée de leurs cigares monte dans l'air en bleuâtres bouffées ; quand les jeunes anglaises se promènent lentement, à la clarté de la lune, dans leurs toilettes légères, au milieu de ces massifs embaumés où je les vois passer comme des ombres ; quand les chutes s'argentent et murmurent dans le silence absolu

de la nuit, que le ciel s'illumine, que des milliers d'étoiles scintillent dans sa voûte obscurcie, je crois rêver, je ne sais assez admirer et jouir.

Mais ces cascades sont trop belles pour ne les voir que de loin : il faut les contempler sous toutes leurs faces, sous tous leurs aspects, à toute heure du jour.

Me voici d'abord accoudé au mur des forges de Neuhausen, au pied du dernier mamelon du Böhnenberg. Le Rhin franchit vivement les arches irrégulières du beau pont planté pesamment dans son lit et roule vers nous ses flots de cristal. Je les vois glisser sous les rameaux touffus de la rive, empruntant au feuillage son éclatante couleur ; puis ils ralentissent leur course, enjambent le barrage qui entrave leur marche, fuient à la dérobée sous la plate-forme d'un pavillon suspendu, bondissent au-dessus d'un premier obstacle, égrènent leurs perles de vif-argent sur une table de granit unie comme la glace et retrouvent le cours de la rivière, que, dans leur caprice, ils avaient abandonné, traçant, à leur point de jonction, une longue soudure mousseuse. — Cependant, la majeure partie du fleuve s'est empressée de galoper vers le gouffre béant pour la recevoir. Elle n'a point dépassé les arches qui l'étranglèrent, qu'elle bouillonne déjà, rugit au milieu d'écueils, dont les crêtes effilées percent de temps à autre leurs couronnes d'écume, et dessine plusieurs rapides pareils à des torrents furieux. — Ses deux bras réunis, le fleuve se précipite en masse désordonnée, gronde, blanchit comme la neige, bleuit comme l'azur, jaillit en gouttelettes innombrables que le soleil enflamme comme autant de diamants incandescents, et bat avec rage les deux rochers jalonnés dans ses eaux. Alors, il s'épanche vers la droite, où il se laisse choir de tout son poids, tandis qu'à notre gauche, il tourbillonne autour de l'un des rochers, se redresse et crache une gerbe splendide, panache mouvant

qui grandit et s'abaisse sans cesse, comme si quelque dauphin monstrueux le lançait de sa narine puissante. Un cartouche, planté au milieu des rapides, porte la date de 1880. Le fleuve compte en cet endroit cent quinze mètres de largeur environ.

Je contourne les forges et suis un sentier suspendu aux versants des collines, sentier qui me conduit au pont du chemin de fer, que piétons et voitures longent de concert avec la voie ferrée. Quelle impression ne ressent point le voyageur qui le traverse pour la première fois, lorsque, penché à la portière du wagon, il se sent emporté par la vapeur et voit la rivière se dérober devant lui.

Quelques minutes me suffisent à atteindre la cime du Kohlfirst, où resplendit le vieux château de Laufen. Un maître d'hôtel en a fait une auberge ; les rapins y exposent des paysages brossés à la douzaine et vendus à l'aune ; les photographes s'en sont emparés et les spéculateurs ont sillonné de sentiers et parsemé de pavillons la colline escarpée qui le porte.

Du premier d'entre eux, je ne découvre qu'une bien faible partie des chutes, mais je contemple sans réserve cette émeraude gigantesque où le Rhin se précipite, enchâssée dans une parure de montagnes, avec le Schweizerhof pour joyau ; devant moi, Neuhausen poudroie au milieu de sa joyeuse guirlande de vignobles. Un rustre, que ce tableau laisse indifférent, grave cinq fois son nom dans le lambris du chalet. Le barbare !

Quelques pas m'amènent auprès d'un second pavillon, d'où j'assiste à la naissance des chutes, terribles déjà dès leur âge le plus tendre ; les deux rocs dessinent nettement leurs arêtes sur le fleuve courroucé ; dans la crevasse qui déchire les flancs de l'un d'eux, je vois un torrent d'argent grondant entre son cadre sauvage ; au pied des forges, les cascades s'entre-croisent en tous sens

et moutonnent à plaisir. — Tandis que je redescends la colline, je saisis à travers le feuillage les flocons vaporeux de l'avalanche, si blancs que je les prendrais pour un tourbillon de neige que le soleil illumine. Je m'engage alors dans une grotte humide, glaciale, — la montagne paraît trembler, comme l'atelier que les monstres en travail ébranlent aux coups de leurs chocs effrayants — et j'aborde un balcon aérien, le Kaenzli, que je sens frissonner sous mes pieds et que je crois à chaque instant près de s'engloutir dans l'abîme avec le torrent, dont les premiers tourbillons m'éclaboussent déjà. Le fleuve en fureur bondit au-dessus de la roche à laquelle l'échafaudage est suspendu, monte, s'élançe, couvre la pierre de mousse et disparaît dans le vide. Au delà, j'assiste à la lutte des rapides qui se bousculent, se heurtent, se brisent et terminent leur combat par un bond effrayant à travers l'espace. — Enfin, j'atteins un dernier pavillon, le plus audacieux, le Fischetz, qui, insouciant du péril, s'en va droit au torrent. A le voir si téméraire, on dirait qu'il veut s'y enfoncer et s'y anéantir. Mais il s'arrête à temps. Le flot impuissant se précipite en vain; il tente d'emporter avec lui l'effronté: ses efforts ne peuvent aboutir et, de rage, il me crache à la figure sa bave laiteuse. Qu'il est effrayant dans sa démençe! Qu'il est magnifique dans sa furie! Il écume comme jamais je ne vis fleuve écumer; pas une tache, si faible qu'elle soit, ne souille sa virginale blancheur. Il me suffit d'étendre le bras pour en toucher les flots. Cette insulte l'exaspère! Il prend son élan, roule ses vagues avec fracas, se ramasse, bondit, s'élève!... Le vacarme est épouvantable: un coup de pistolet tiré dans les airs résonne à peine comme le bois mort que le bûcheron rompt sur le genou. Phébus, qui se rit de tout ce hautain appareil, y reflète ses chatoyantes couleurs en un arc irisé. Et, tandis que l'admiration m'enlève la

parole et me rive, immobile, sur cette passerelle de fer, je vois le colosse vaincu, mais non apaisé, s'enfuir sous mes pieds, honteux de sa défaite, altéré de vengeance, exhalant parmi la vallée une épaisse et blanchâtre vapeur.

Des bateliers m'emportent dans leur barque fragile et remontent brusquement le courant. Les rameurs se couchent sur leurs avirons ; l'embarcation danse au milieu des flots ainsi qu'une coquille de noix. Parfois, nous ressentons un coup sec, comme si la quille touchait quelque écueil ; tantôt, nous embarquons des paquets d'eau qui trempent mes hommes jusqu'aux os. Nous avançons cependant. Déjà nous sentons les premières convulsions de l'ouragan. Les chutes mugissent à notre droite, à notre gauche : il nous faut suivre la bande d'émeraude qui pénètre entre leurs masses, si nous ne voulons être engloutis. Un brouillard de blanche poussière nous enveloppe de toutes parts, plein du vacarme assourdissant de l'orage qui gronde derrière son voile mobile. Un batelier saute sur le roc afin d'amarrer la barque ; il me tend la main et m'aide à descendre.

Me voilà donc sur ce rocher, fixé au centre du gouffre par la nature capricieuse ! Je regarde autour de moi : le fleuve tombe dans l'abîme avec un bruit effroyable, en bonds horribles et prodigieux. Je crois à chaque instant être submergé, bien qu'il n'y ait pas le moindre péril. C'est immense, c'est colossal, cela donne le vertige ! De quelque côté que je jette les yeux, ce n'est que blanche écume, rapides en fureur, s'épaississant ou s'évaporisant, se tordant, s'élevant ou s'abaissant, se précipitant avec fracas ! Le roc me paraît osciller ! Il va se détacher de sa base, s'anéantir dans le tourbillon ! Erreur ! Son vieil âge témoigne sa solidité : je puis avancer sans crainte.

Quelques marches de bois, des degrés taillés dans

la pierre m'élèvent jusqu'à son faite. Trois personnes y tiendraient à peine ; de solides barreaux dessinent autour du visiteur une rampe protectrice ; un parasol en fer l'abrite contre les rayons ardents du soleil ; — il remplace l'antique tête de Guillaume Tell, qui s'y trouvait jadis — quelques arbustes tremblotent dans les lézardes où leurs racines ont pénétré. — Il y a cent ans, des sapins couronnaient encore le rocher. — Partout, je ne vois que torrent écumeux, flots en démenée, vagues en délire, laitenses vapeurs. A quelques pas, le second rocher surgit d'une mer de neige, dont la fine poussière se joue dans sa sombre crevasse. Il a quinze mètres de haut ; celui où je me trouve en compte dix-neuf. Les chutes ont elles-mêmes une hauteur de quinze à seize mètres vers la rive droite, de vingt mètres à la rive gauche et de trente-trois mètres en y joignant celle des rapides.

Mes hommes reprennent leurs rames. Nous retraversons l'humide brouillard que le soleil éclaire de ses feux et je débarque au château de Woerth.

Le château de Woerth est une belle habitation moderne, élevée sur un îlot désert, à quelques mètres de la rive droite, à laquelle elle est réunie par une étroite langue de terre. Fut-ce jamais un château ? Son air de jeunesse ne laisse guère d'illusion à cet égard. Toujours est-il qu'il sert à présent d'hôtel ainsi que son frère voisin, le manoir de Laufen. Une terrasse court le long de ses flancs. Les eaux qui en lèchent la base paraissent d'un gris verdâtre ; elles sont si limpides que je découvre à travers leur cristal le lit pierreux de la rivière et que je suis les jeux de toute une famille de jeunes poissons, qui s'ébattent joyeusement dans le fleuve. Mille taches d'écume s'abandonnent au courant et redescendent vers la frontière grand-ducale.

Un garçon me montre le chemin de la chambre obs-

cure. Une toile est suspendue au plafond, légèrement inclinée vers le spectateur. Je m'assieds entre elle et le mur. Le cicerone ferme les volets et ouvre une étroite lucarne : le paysage apparaît tout à coup sur la toile, net, vivant, animé, mais les montagnes se sont obscurcies, le fleuve s'est assombri et les chutes, qui détachent admirablement leurs flots de neige du cadre dans lequel elles roulent, semblent vouloir nous inonder encore. Le garçon place alors une bande de verre rouge devant l'ouverture par laquelle la lumière pénètre : les eaux noircissent et se colorent d'un reflet rougeâtre ; les cascades sont roses, le paysage presque noir. Un verre jaune succède au premier : le torrent brille comme le soleil ; la nature s'enflamme, les eaux prennent la couleur du feuillage. Un verre violet obscurcit le fleuve et teinte les chutes de tons mauves d'une exquise fraîcheur ; un verre bleu donne au tableau tout entier un aspect livide et lugubre. Ces apparitions se suivent avec une étonnante rapidité, passant devant mes yeux comme des nuages magiques. Ce n'est plus le globe terrestre que j'admire, c'est un monde de fées, c'est une terre surnaturelle, où mon imagination vagabonde avec un ineffable bonheur.

Le soir est arrivé. Le temps est superbe : les étoiles voilent le ciel d'une brillante poussière d'or ; pas une feuille ne bruit dans les bosquets ; les chutes grèndent dans le calme absolu de la nuit ; le silence et la solitude en augmentent encore la majestueuse grandeur.

Cependant cette complète sérénité ne peut durer toujours. Des troupeaux de flocons vaporeux avancent lentement à travers le ciel ; d'épais nuages grisâtres les rejoignent en peu d'instants ; le vent se lève et grandit aussitôt ; quelques traînées de brouillard se saavent vers l'est avec une incroyable vitesse : l'orage

commence ! Il tombe des gouttes grosses comme des pièces de cinq francs. La foudre zèbre l'atmosphère de ses zigzags lumineux ; le ciel s'enflamme et retombe tour à tour dans l'obscurité. Bientôt les éclairs se succèdent sans interruption tandis que le tonnerre mêle sa voix puissante au murmure du fleuve. J'entends son sourd roulement vibrer à travers les montagnes et mourir aux confins de l'horizon. Seules, les chutes s'illuminent à la blanche clarté du fluide électrique ; parfois, la rivière entière respandit ainsi qu'une large écharpe d'azur dentelée par les arches noires du pont de Laufen. Quelques taches de feu scintillent sur les montagnes, plongées dans l'ombre de la nuit : c'est Neuhausen, c'est le château du Kohlfirst ; de sinistres lueurs jaunes et rouges s'élançant par bouffées incandescentes au milieu d'un jet d'étincelles : ce sont les forges du village, dont les foyers ardents crachent la flamme et la braise. Le tableau est effrayant ; on croirait assister à la fin du monde.

Une jolie route réunit Neuhausen à Schaffouse. Tracée au sommet des hauteurs qui dominent la rive droite du fleuve, elle offre de forts beaux coups d'œil sur ses méandres d'émeraude ainsi que sur les coquettes habitations enfermées dans les plis de verdure de la vallée. De grands omnibus, vieilles pataches des siècles derniers, la sillonnent de demi-heure en demi-heure. C'est dimanche et kermesse au village. La foule qui se rend à la foire ou regagne ses pénates anime notre charmante promenade. Les jeunes filles marchent gravement sous leurs larges chapeaux de paille, dont les ailes flexibles ondulent, comme les ondes du fleuve, sur une chevelure plus blonde que les blés, artistement serrée en longues tresses soyeuses : c'est tout ce qu'elles ont gardé du vieil et pittoresque costume de leurs mères, à présent.

réserve aux filles d'auberges. Quant aux hommes, engoncés dans de lourdes redingotes, les jambes perdues dans de vastes pantalons décrochés à l'étalage de quelque marchand de confections, ils se pavanent béatement, tout fiers de cette vulgaire livrée, qui leur donne une gauche pesanteur.

Une demi-heure au plus sépare le village de son chef-lieu. A l'une des courbes de la route, la ville apparaît tout à coup, comme un décor de théâtre, entre deux rangs de collines couvertes de vignobles. A la droite du fleuve, un rocher saillant et quelques fabriques ; à sa gauche, des maisons que portent des pilotis et dont les pieds baignent dans les eaux verdâtres du Rhin ; au milieu, un vieux pont de bois tremblant sous le poids des équipages ; comme toile de fond, des maisons, des toitures, trois tours, un antique château, une flèche d'église ; puis, le ciel pour horizon.

La naissance de Schaffouse se perd dans la nuit des temps. Son nom viendrait, au dire de certains étymologistes, de *Schapa*, barque, et de *Hausen*, maisons ; d'autres voudraient qu'il dérivât de *Schiff-hausen*, ce qui, à mon avis, est absolument la même chose. Quoiqu'il en soit, il existait à cette place, au VII^e ou au IX^e siècle, une station de bateliers occupés au déchargement et au chargement des bateaux que les chutes du Rhin interrompaient dans leurs courses. — Je profite de cette circonstance pour dire que nulle embarcation n'a jamais descendu le torrent, ainsi que l'ont soutenu des auteurs aventureux, à l'imagination vive et féconde, échauffée sans doute par quelque pompeuse description du saut hardi des dahabiels par-dessus les cataractes du Nil, et je fais la même observation à propos des poissons, que des pêcheurs enthousiastes auraient vus remonter les flots tumultueux du fleuve et bondir à travers les écueils qui le déchirent. — En 1052, Eber-

hard de Nellenburg éleva, à l'entrée de la petite vallée du Tannerbach, l'abbaye d'Allerheiligen ou de tous les Saints, que le pape Léon IX vint consacrer en personne. De nombreux colons s'établirent autour du cloître, au point que le pauvre hameau prit bientôt les proportions d'une ville. Dès le XIII^e siècle, elle était entourée déjà de tours et de murs; le 25 mai 1277, Rodolphe de Hapsbourg reconnaissait son indépendance en même temps que son droit de haute justice; mais, en 1400, elle retombait au pouvoir des Autrichiens, des mains desquels elle s'échappait promptement, toutefois, grâce à la générosité de ses bourgeois, qui acquittèrent la somme pour laquelle elle avait été hypothéquée. En 1445, nous la voyons alliée aux Suisses révoltés; en 1501, elle forme le douzième canton de la nouvelle confédération. Son territoire s'agrandissait alors de jour en jour par ses achats continuels de terres à la noblesse voisine, quand la peste de 1604 emporta malheureusement plus de quatre mille de ses habitants. Depuis ce moment, sans cesse troublée par les querelles religieuses que suscita la réforme, ainsi que par les guerres du commencement de ce siècle, qui la livrèrent successivement aux Français, aux Autrichiens et aux Russes, elle ne recouvra son calme complet qu'en 1831, grâce à la constitution démocratique qu'elle se donna, constitution sur laquelle la révolution de 1848 greffa les nouveaux privilèges dont elle jouit encore aujourd'hui.

Schaffouse est à présent le chef-lieu du canton qui porte son nom. Elle repose à 391 mètres d'altitude, sur la rive droite du Rhin, entre de fertiles collines, à l'endroit où le Tannerbach mêle ses eaux à celles du grand fleuve. Montaigne, qui la visita en 1580, écrivait « qu'il n'y vit rien de rare ». Je comprends aisément le dédain du philosophe, si Schaffouse était, au temps où il la traversa, telle qu'elle est à présent, car Montaigne,

qui vivait à une époque où l'esprit égalisateur des peuples modernes n'avait point encore divisé les villes en un certain nombre de figures géométriques, symétriquement disposées et bâties, avait pu trouver trop d'uniformité, trop de simplicité dans ses charmantes constructions. Mais Goëthe, qui fut de notre siècle, cet hydre sanguinaire, toujours altéré de pittoresque, qu'il dévore avec une glotonnerie sans exemple, Goëthe disait que Schaffouse formait, à ses yeux, l'une des villes de l'Allemagne qui avait le mieux conservé le caractère des vieilles cités germaniques. Je partage entièrement l'avis de l'illustre écrivain. Schaffouse représente, en effet, pour moi, ces antiques places du moyen âge, pleines de variété, d'imprévu, avec ses lourdes tours, plantées à l'extrémité de ses rues sinueuses, coiffées de toitures affinées, aux tuiles émaillées de taches moussues, — avec ses vieilles maisons étroites, élevées, percées de mille fenêtres microscopiques, ornées de poivrières, de tourelles, de balcons arrondis, de niches ouvragées, de grillages forgés, d'enseignes grimaçantes, surmontées de pignons élancés, hérissés de pieux auxquels s'appuient les bords saillants de leurs toits, — avec ses bornes fontaines couronnées de statuettes grotesques, avec ses ruelles tortueuses et sombres, avec sa limpide rivière où ses noires demeures asseyent franchement leurs bases, avec sa superbe forteresse, empreinte de cet admirable cachet des siècles passés.

Ses maisons sont, au premier titre, dignes de notre curiosité. La plupart d'entre elles, restaurées durant ces dernières années, s'offrent à nous fraîches et pimpantes comme au jour de leur naissance. La plus étonnante est sans conteste la Maison du Chevalier, *zum Ritter*, dont le nom brille en lettres d'or sur un cartouche fixé à sa façade. Elle a la forme de toutes les maisons de son temps, époque de transition où le

moyen âge fondait ses beautés architecturales au souffle bienfaisant de la Renaissance : une haute façade s'effilant sous la saillie d'une toiture gigantesque. Cette façade a trois étages dans sa partie principale, deux autres dans le triangle de son pignon. Le premier de ces étages, le rez-de-chaussée, n'est qu'une base massive percée de cinq baies en plein cintre, dont les deux du milieu servent de portes et les trois autres de magasins ; entre chacune d'elles, des pilastres trapus aident à porter les étages supérieurs ; au-dessus de la seconde, en commençant par la gauche, l'encadrement d'une lucarne rappelle les années de sa fondation et de sa réparation : 1570 ; 1769. Au delà du rez-de-chaussée court une frise, avec des masques entourés de trophées d'armes et d'instruments de musique. Sur cette frise repose une rangée de fenêtres gothiques, celles du premier étage, dont les murs disparaissent sous trois peintures à fresques, la Vertu, la Gloire et l'Immortalité. Cet étage est terminé, vers la gauche, par une tourelle pentagonale, que soutient un cul-de-lampe et que surmonte un chapeau prismatique, accrochant à trois de ses faces des têtes de chimères, qui crachent l'eau des gouttières. Vient alors une seconde frise : des chevaliers et des soldats victorieux, auxquels le peuple, dans le costume de l'antiquité, apporte les palmes de la victoire ; au centre, un médaillon fantaisiste ; aux deux côtés du toit de la tourelle, deux masques grimaçants. Cette frise sert de support au second étage, éclairé par trois fenêtres aux cadres également gothiques, mais de grandeurs différentes : c'est le plus riche, le plus beau de tout l'édifice. Deux colonnes, placées à chacune de ses extrémités, maintiennent les premières pièces de la charpente sur laquelle le toit est assis ; à chacune d'elles s'appuient, à droite, un guerrier revêtu de son armure, la lance à la main, à gauche, drapé dans sa

toge, un vieillard, que j'ai pris pour un juge. A chaque côté des fenêtres s'allongent des pilastres corinthiens, réunis par des linteaux où l'artiste a posé des amours, qui soutiennent des médaillons représentant des portraits d'hommes célèbres, ou accouplés par deux arcs sous lesquels l'Abondance, d'une part, étale son adorable nudité au milieu des moissonneurs qui la chargent des fruits de la terre, tandis que, d'autre part, un guerrier romain entraîne avec lui une belle jeune fille et qu'un troisième personnage les accompagne sous les traits d'un porc habillé, allusion que je n'ai su comprendre. Viennent alors les étages du pignon, le premier percé de deux fenêtres régulières, ornées de frontons dont les bases prolongées à droite et à gauche reposent sur des cariatides, le second dessiné par une fenêtre seulement, au pied de laquelle deux vestales sont accroupies devant les vases où brûle le feu sacré. Entre les deux fenêtres du premier, un chevalier, armé de pied en cap, monte un cheval fougueux et élève son sceptre dans les airs ; à leurs côtés extrêmes, deux hommes, vêtus à la mode du moyen âge, sont appuyés à une rampe, l'un avec un chien, l'autre avec un oiseau. Quant aux deux frontons, ils retracent les mots « *fortitudo* » et « *prudentia* » ; le bandeau élevé au-dessus de la tête du chevalier, un nom presque illisible, mais que je erois être Marco Curtiero, sans doute le sien. Vient enfin la toiture, arc-boutant son auvent sur une bizarre charpente de bois et coupant brusquement son angle pour s'abattre devant la fenêtre du dernier étage.

Cette maison est la plus belle de toute la ville. Quelques autres, cependant, me frappent particulièrement : telle est cette fantasque façade où je vois tour à tour des Romains qui défilent, une femme qui se poignarde, Lucreèce authentique ou moderne, un bœuf, des amours, que sais-je encore ? et dont les peintures

de la tourelle représentent des musiciennes pinçant de la guitare au milieu de chiens et d'animaux divers; telle est cette autre, resplendissant sous les couleurs de son cortège, avec la date de 1675; telle est cette autre encore, de 1653, parée d'un superbe mirador à trois étages et dont le fronton, porté sur des colonnes, expose dans un écusson un serpent couronné, une tenaille, un marteau, et abime sous son poids les deux lions qui le portent; telle est enfin cette ravissante construction, née en 1654, restaurée en 1870 seulement, que deux rois du désert, couchés au pied de son admirable tourelle, gardent vigilement, probablement afin de justifier l'inscription qu'elle donne à lire aux curieux : « *Ut leo custodis maxime christe tuos.* »

Ses maisons, à vrai dire, constituent la plus grande curiosité de Schaffouse. Ellen'a pas que cela, cependant, et sa vieille forteresse lui vaudrait à elle seule la visite de l'étranger qui passe dans ces parages. On la nomme « Munoth » ou « Unoth », épithète au sujet de laquelle les étymologistes se querellent bien fort. Pour les uns, — dont je partage l'avis s'il m'est permis d'émettre une opinion en si sérieuse matière — il suffirait d'en décomposer le nom pour en connaître le sens : *Un-noth*, pas nécessaire, sans nécessité, ce qui voudrait dire que la forteresse fut construite en un temps de disette afin de donner du pain aux pauvres. D'autres, qui préfèrent s'enfoncer dans les chemins tortueux de l'antiquité, n'y voient que la traduction grossière du mot latin *munitio*; d'autres prétendent, au contraire, que *Munt* fut son parrain, *Munt*, du vieil idiome allemand, que nous retrouvons aujourd'hui dans l'adjectif *munter*, vigilant, et qui a dans le langage moderne le mot *Schutz* pour synonyme, ce qui signifie : garde, protection.

Mais mon pédantisme t'effraye ! J'abandonne bien vite

le domaine ingrat de la science et rentré dans le royaume du pittoresque.

Telle que je la vis des hauteurs voisines, la forteresse m'apparut comme l'un des bijoux les plus précieux que le moyen âge nous ait légués : une masse énorme, de forme circulaire, flanquée vers le sud d'une tour de moindre dimension et plantée au sommet d'une colline verdoyante sur les versants de laquelle campent deux murs, dont l'un est crénelé, l'autre découpé par de larges baies arrondies et recouvert d'un faitage de tuiles, d'où s'échappe, vers le milieu, une tour carrée, massive et lourde. L'effet en est plein de caractère, plein d'imposante grandeur.

Pour celui qui escalade la montagne qu'elle couronne, elle revêt un aspect plus majestueux encore. Un immense cylindre de maçonnerie, aux dimensions prodigieuses, colossales, mais bas, écrasé, s'élève pesamment d'un fossé circulaire, où le vert gazon étend son tapis moelleux à l'ombre des invulnérables murailles ou de pommiers touffus. Ce cylindre est assis sur une base carrée, de proportions gigantesques. A chacun des angles de cette base, quatre tourelles surgissent coquettement de la verdure et profilent au-dessus d'elle leurs toitures effilées.

Un pont réunit les glacis à la forterese, où je pénètre dans une salle obscure, de la taille du cylindre tout entier, dont elle a nécessairement conservé la forme. Sa couverture s'arrondit sur des colonnes trapues, hérissées de nervures qui se répandent en bouquets d'arêtes vers les clefs de voûte, dessinées par quatre yeux laissant passer de faibles rayons de lumière. Ces colonnes n'ont pas moins de sept pieds et demi de diamètre et vingt-cinq de pourtour ; la voûte elle-même en compte trente d'épaisseur, les murs dix-huit. La tour ronde engagée dans ce cylindre, et que j'admirai tout à l'heure comme

l'aigrette effrayante de ce superbe édifice, enferme dans ses flancs la rampe qui conduit à la plate-forme dont il est surmonté. Cette rampe tourne autour de quatre colonnes, tout en montant en pente douce de concert avec une épaisse balustrade de pierre, chargée de garantir le visiteur contre l'attraction du vide. On arrive ainsi sans peine à la terrasse, creusée légèrement vers le centre, que marque une statue de Guillaume Tell; quatre jours, les clefs de la voûte intérieure, la trouent à ses quatre points cardinaux et y forment autant de taches obscures entre de légers grillages de fer. Çà et là, quelques chaises, quelques bancs, car l'Unoth, à présent impuissante, est devenue, de place de guerre qu'elle était jadis, un lieu de plaisirs et de fêtes. Là où les anciens fédérés se réunissaient afin de défendre leurs chers privilèges, les jeunes gens et les jeunes filles de Schaffouse se donnent rendez-vous pour s'y livrer à la danse, insouciant du respect qu'ils doivent au vieux et vénérable monument. Cependant, deux canons égarés y montrent encore leurs gueules menaçantes à l'ennemi qui voudrait remonter le cours du fleuve. Tout autour de la terrasse court un parapet, que le lierre tapisse de sa sombre et poétique verdure; deux brèches, que l'on y pratiqua sans doute avec intention, permettent aux danseurs de contempler, entre deux valse, Schaffouse, son cercle de collines, le Rhin argenté où Phébé reflète son disque d'opale. Vers le sud, la tour dont je gravis la rampe intérieure pointe au-dessus de la plate-forme, ronde d'abord, puis octogone; percée de fenêtres minuscules et terminée par un toit de tuiles à huit pans ainsi que par un clocheton dont l'airain convoque à la danse au lieu d'appeler à la guerre.

Cette forteresse, en partie du moins, existait déjà dans le courant du XII^{me} siècle: à en croire certains manuscrits, sa tour et ses constructions adjacentes, élevées

par le comte Adalbert de Meersburg, servaient de protectrices au couvent d'Allerheiligen. En 1554, elle avait, dit-on, l'aspect sous lequel je l'admire tant aujourd'hui.

Le seul monument religieux digne d'intérêt à Schaffouse est son antique cathédrale, et encore celle-ci n'a-t-elle pas bien grand air sous la vilaine couche de badigeon rose dont on l'affuble de temps à autre, ainsi que la plus modeste cabane de l'Orient. Cette église remplissait autrefois l'office de chapelle de l'abbaye de tous les Saints. Elle fut construite de 1090 à 1104 par Eberhard de Nellenburg, le fondateur du couvent. Elle est de style roman, bien que percée de fenêtres gothiques. Sa haute tour carrée, également découpée en ogives, a des tourelles à chacun de ses angles. Des iconoclastes détruisirent les ornements qui la décoraient au temps de sa splendeur ; elle n'a conservé que quelques tombeaux de familles patriciennes de la ville. Sa plus grosse cloche, fondue en 1486, porte l'inscription : *vivos voco, mortuos plango, fulgura frango*, citation pleine de profondeur, dont Schiller s'inspira pour composer l'une de ses remarquables poésies. Elle est aujourd'hui consacrée au culte protestant.

En dehors de ses vieilles constructions, de sa forteresse, de sa cathédrale, Schaffouse étale encore pompeusement aux yeux de l'étranger ses nouveaux quartiers où se dressent de superbes écoles, des bâtisses modernes, un hôtel des postes, des salles de concerts et de fêtes, un hôpital, un refuge d'orphelins, un théâtre ; puis, elle montre sa vieille place, avec sa pauvre maison commune, sa bibliothèque, riche en manuscrits, en incunables, en monnaies, en vitraux anciens, bijoux auxquels l'historien Muller joignit, au commencement de ce siècle, ses précieuses collections, — son musée d'histoire naturelle, son « Imthurneum », ce vaste bâtiment qu'elle érigea

récemment, grâce à la générosité d'un de ses enfants, le banquier londonnien Imthurn, qui lui légua à cet effet une somme de 250,000 francs, — son superbe pont du Rhin, qui remplaça celui qu'Oudinot brûla en 1789, ce dernier l'œuvre de l'architecte Appenzellois Grabenmann et que l'on considérait alors comme une merveille du genre, — son charmant Casino d'été, le Vesenstaub, d'où l'œil embrasse un horizon illimité et où le savant s'agenouille devant la statue du grand Muller, l'un des plus illustres disciples de Clio....

Mais j'en ai dit assez. Cette courte description engagera, j'espère, le touriste de passage dans le canton à présenter ses hommages à l'antique cité des Nellenburg.

Le
viel.
et le
War
Neu
La c
L'in
— U
Trib
La
Le

Le
Forêt
plain
gran
elle
près
de la